



Éric Guichard (dir.)

## Écritures Sur les traces de Jack Goody

Presses de l'enssib

---

## Écriture et mémoire

Jens Brockmeier et Anne Robatel

---

DOI : 10.4000/books.pressesenssib.1958

Éditeur : Presses de l'enssib

Lieu d'édition : Presses de l'enssib

Année d'édition : 2012

Date de mise en ligne : 20 juillet 2017

Collection : Papiers

ISBN électronique : 9782375460504



<http://books.openedition.org>

### Référence électronique

BROCKMEIER, Jens ; ROBATEL, Anne. *Écriture et mémoire* In : *Écritures : Sur les traces de Jack Goody* [en ligne]. Villeurbanne : Presses de l'enssib, 2012 (généré le 01 février 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pressesenssib/1958>>. ISBN : 9782375460504. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pressesenssib.1958>.

---

+++++

## ÉCRITURE ET MÉMOIRE<sup>1</sup>

+++++

Cela fait longtemps que l'écriture est conçue comme l'une des formes et pratiques les plus sophistiquées de la mémoire humaine. Depuis la célèbre mise en garde de Platon contre la tendance à se fier au manuscrit anonyme – un souvenir figé du passé – plutôt qu'à la parole prononcée par une personne présente obligée d'assumer la responsabilité de ses propos, la tradition occidentale a considéré l'écriture comme un moyen d'accroître la mémoire. En fait, l'écriture a été conçue comme étant mémoire, ou du moins une forme de mémoire.

La force de l'identification de l'écriture à la mémoire apparaît évidente quand on considère que cette analogie se déploie également dans l'autre sens, quand l'écriture est utilisée comme métaphore et modèle pour représenter et expliquer la mémoire. Cette vision nous a même amenés à concevoir les fonctionnements de la mémoire dans les termes de l'écriture, c'est-à-dire à envisager la mémoire *comme* écriture. De l'image de la tablette manuscrite en cire (l'une des métaphores les plus communément utilisées pour la mémoire dans l'antiquité grecque et romaine) jusqu'à celle de la « mémoire » d'un ordinateur (un des sens les plus répandus du terme à l'époque numérique) en passant par les paradigmes et la terminologie de la psychologie cognitive et neurocognitive quand est évoquée la mémoire, l'analogie entre cette dernière et l'écriture n'a cessé d'être utilisée. On la rencontre dans un large spectre d'explications, ce qui contribue à la rendre encore plus convaincante.

Reconstruire ainsi la configuration mutuelle de la mémoire et de l'écriture le long de ces grandes lignes pose toutefois des problèmes complexes. Notre compréhension de la façon dont l'écriture et la mémoire fonctionnent a considérablement changé au cours des décennies passées, tout comme le sens de ces deux notions. L'un des mérites des études pionnières de Jack Goody sur la fonction mnémonique de l'écriture est d'avoir attiré l'attention sur une importante opération dialectique, qui, là encore, n'a rien de nouveau. Si le développement et l'institutionnalisation sociale de l'écriture comme « technologie de l'intellect » ont étendu et amélioré

---

1. Note de l'auteur : Je souhaiterais remercier Jack Goody et David Olson pour l'aide qu'ils m'ont apportée à travers leurs commentaires, encouragements et avertissements.

nos capacités mémorielles (au plan cognitif individuel comme au plan social de l'accumulation culturelle), ils ont simultanément sapé les anciennes formes habituelles de la remémoration et de l'oubli. En remettant en cause et en transformant les pratiques traditionnelles de la mémoire orale, ce processus a bouleversé les façons de concevoir cette dernière. L'une des meilleures illustrations de cette transformation est l'apparition, dans l'Europe médiévale, d'un corpus d'écrits juridiques – d'un droit écrit – qui coïncida avec la distinction entre la *common law*<sup>2</sup>, de caractère oral et local, et le droit codifié, de caractère écrit et universel [Goody, 1986, chap. 4].

On repère une dialectique du même ordre dans les changements radicaux qu'a connus la notion de mémoire au cours des dernières années. Dans plusieurs champs de recherche, on a commencé à représenter la mémoire comme un processus dynamique de construction et de reconstruction. Cette image est en passe de remplacer le modèle traditionnel de l'entrepôt ou de l'archivage des informations. Elle fut bien sûr ébauchée par quelques précurseurs, comme Maurice Halbwachs dans *Les cadres sociaux de la mémoire* [1925] et Frederic Bartlett dans *Remembering* [1932]. Mais il a fallu attendre la période récente pour que cette transformation fondamentale de notre conception de la mémoire commence à se déployer dans le champ de la recherche cognitive et neuroscientifique portant sur la mémoire. Délaissant le paradigme de l'encodage, de la conservation et du rappel de l'information, les chercheurs mettent désormais l'accent sur les circuits et réseaux neuronaux qui ne cessent de changer, ainsi que sur la diversité des pratiques culturelles du souvenir et de l'oubli qui font partie de notre vie sociale [Brockmeier, 2010].

Ces nouvelles représentations de la mémoire s'appuient non seulement sur l'idée d'une construction et reconstruction permanentes, mais aussi sur l'interprétation et l'imagination. Se souvenir et oublier, dans cette perspective, sont des processus très proches de la construction du sens ; ils sont également corrélés avec la navigation entre les trois modes du temps que sont le passé, le présent et le futur. Ainsi, se souvenir d'un épisode autobiographique nécessite d'opérer une configuration temporelle des expériences, ce qui comprend, entre autres, les expériences passées revues à la lumière d'un présent vécu. Cette configuration interprète les expériences et les construit comme des épisodes vécus (et imaginés) qui

---

2. Expression qui pourrait être traduite par « droit coutumier » si on privilégie une perspective historique.

peuvent être localisés le long d'une trajectoire temporelle, mais qui ne le sont pas nécessairement. D'un point de vue philosophique, cette conception repose sur une certaine idée du « temps » qui, au lieu d'être envisagé comme un donné ontologique (une réalité naturelle ou un arrière-plan figé, par exemple), est perçu comme un mode d'organisation partiellement imposé. Ce dernier relève donc non seulement d'un processus individuel mais aussi d'économies sociales, culturelles et historiques complexes.

Dans ces économies, la remémoration et l'oubli sont conçus comme des activités médiatisées par des signes – ce que Vygotsky appelait des « processus psychologiques supérieurs » [1978]. Médiatisées par des systèmes de symboles et de signes, ces activités sont imbriquées dans des régimes discursifs et institutionnels et interagissent avec une grande variété de pratiques culturelles et sociales. Parmi les systèmes de signes, le langage, et plus particulièrement les formes du récit, occupent une place de choix, *a fortiori* lorsqu'il s'agit d'élaborer des constructions de soi complexes et inscrites dans le temps, comme le fait la mémoire autobiographique.

L'apparition de cette nouvelle image de la mémoire s'explique par la combinaison de différents facteurs allant des développements intervenus dans les neurosciences et les technologies de mémorisation numérique à l'apport des études sociales, culturelles et littéraires en passant par les travaux cliniques sur la mémoire. Bien sûr, tous ces facteurs appartiennent à ce qu'on pourrait appeler le champ de la mémoire. Cependant, la nouvelle représentation de la mémoire a également été influencée par des changements intervenus dans le champ de l'écriture, ce qui me ramène à la problématique étudiée par Jack Goody. En effet, la conception de l'écriture apparue au cours des dernières décennies peut, à bien des égards, être comparée à la nouvelle représentation de la mémoire. Le changement décisif dans notre conception de l'écriture a trait à l'effacement de la vision occidentale traditionnelle qui, d'Aristote jusqu'au <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle, considérait le mot écrit comme le simple enregistrement du mot parlé. Se démarquant de cette conception phonocentrique, différents champs de recherche et de travaux universitaires ont commencé à envisager l'écriture comme une forme de communication linguistique qui ne peut être réduite à l'empreinte visible du discours parlé. Elle constitue plutôt une réalité à part entière qu'on peut décrire en termes linguistiques, sociaux et culturels [Olson, 1994, 2012 ; Harris, 1995, 2000 ; Brockmeier et Olson, 2002]. Étant donné la longue histoire du paradigme phonocentrique, ce basculement épistémologique mérite d'être noté. De nombreux auteurs ont vu dans ce changement le reflet des transformations fondamentales

intervenues dans les technologies de la communication occidentale et de la révolution numérique qui les a couronnées.

L'essor de la nouvelle épistémè de la littérature, fondée sur l'idée que l'écriture est une réalité à part entière, a en fait commencé dans les années 1960, qui ont vu la publication des principales œuvres de la première génération des théoriciens de l'écriture et de la littérature – Jack Goody, Eric Havelock, Claude Lévi-Strauss, Marshall McLuhan, Walter Ong et Jacques Derrida. L'importance historique de ce groupe de savants a nourri de nombreux débats. Ces érudits étaient indéniablement très différents et ils ont souvent commencé à développer des aspects de la nouvelle conception de l'écriture sans entretenir de lien particulier les uns avec les autres, ni même nécessairement avoir connaissance de leurs travaux respectifs. Et aujourd'hui, soit près d'un demi-siècle plus tard, c'est peut-être la conception de l'écriture défendue par Derrida qui est la plus à même de nous aider à comprendre comment l'écriture et la mémoire se configurent mutuellement.

Pourquoi Derrida ? Que peut apporter un philosophe dans un contexte essentiellement défini par des anthropologues, des linguistes, des philologues, des scientifiques de l'information, des psychologues et des neuroscientifiques ? Je crois que Derrida est un penseur crucial pour notre sujet car sa notion d'*écriture* a établi pour la première fois un lien conceptuel entre le champ de l'écriture et le champ de la mémoire, un lien qui reflétait les changements fondamentaux intervenus dans ces deux champs. Pour être plus précis dans la chronologie historique, je dirais même que la conception derridienne a anticipé ces changements.

## PENSER L'INACHÈVEMENT

+++++

En esquisant une théorie philosophique de l'écriture comme mémoire et de la mémoire comme écriture, la conception derridienne de l'*écriture* [1967a] rejette l'idée d'une inscription essentielle et atemporelle, que cela soit au plan de l'information, de la signification ou de toute autre « trace ». Aussi n'est-il pas étonnant que toute la philosophie de Derrida, dont la théorie de l'écriture, aussi cruciale soit-elle, n'est qu'une partie, ait été fortement contestée à l'époque. Sa diffusion fut également freinée car elle contribuait à promouvoir des débats post-structuralistes et déconstructionnistes aux implications très larges. Mais le recul historique et la conscience actuelle des déplacements intervenus dans l'architecture

épistémique de nos idées sur l'écriture et sur la mémoire redonnent du sens au concept d'*écriture* comme mouvement permanent.

Aujourd'hui, cette idée a, pour ainsi dire, acquis une plus grande « intelligibilité culturelle » ; les esprits sont davantage disposés à envisager l'écriture et la mémoire comme un mouvement qui n'atteint jamais son point ultime et qui ne peut, à aucun moment, être ramené à un sens définitif car ce sens ne cesse de reporter sa présentation et donc son interprétation finale. Mieux encore, puisqu'au cours de ce processus, ce mouvement ne cesse de générer de nouvelles différences et de nouveaux sens, il finit par remettre en cause l'idée même selon laquelle l'interprétation finale existerait.

Il y a quarante ans, cette pensée dépassait apparemment les limites de « l'intelligibilité culturelle ». L'imprécision et la fugacité attachées à l'idée d'un processus intrinsèquement inachevé la rendaient si farfelue que Derrida, en mal d'un concept philosophique adéquat, eut recours à un néologisme pour la désigner : la *différance*. Mais la situation a changé. Les derniers développements dans le champ de l'écriture (en particulier dans le domaine de la littératie numérique) et dans celui de la mémoire (notamment l'apport des recherches neurobiologiques et socioculturelles) ont contribué à situer cette conception dans un environnement culturel et intellectuel plus favorable. Aujourd'hui, l'image d'un processus qui ne cesse de générer des nouvelles différences et qui, de cette façon, produit de nouveaux sens et de nouvelles interprétations nous permet de percevoir sous un nouveau jour les métaphores apparemment indestructibles de la mémoire comme écriture et de l'écriture comme mémoire.

La philosophie de Derrida et le langage dans lequel elle est exposée ont souvent été considérés difficiles d'accès. Le style est certes important ici, mais il ne fait que refléter une rupture plus profonde avec plusieurs traditions de pensée familières ; on pourrait même avancer que le style contribue essentiellement à opérer cette rupture. De quelle rupture s'agit-il au juste ? Derrida explique clairement qu'il vise à rompre radicalement avec la métaphysique occidentale. En particulier, il remet en cause la tradition de la « pure pensée », selon les termes de Hegel. Dans cette tradition, les structures comme l'esprit (ou *Geist*) et les opérations intellectuelles comme la pensée sont conçues comme des entités purement mentales. Par conséquent, elles sont envisagées comme des entités indépendantes préexistant à toute médiation matérielle par des signes et d'autres formes d'activités humaines [Brockmeier, 1992]. Selon Derrida, cette tradition s'inscrit dans un projet intellectuel englobant, le phonocentrisme, dans

lequel la voix (*phone*) et le son immatériel jouent un rôle décisif. Le revers de la médaille, lorsque l'accent est ainsi mis sur la voix, c'est l'exclusion des formes matérielles et culturelles de la médiation telles que l'écriture.

L'un des principaux arguments de la philosophie de Derrida est que le phonocentrisme et sa « métaphysique de l'immédiateté » ne sont pas qu'un projet linguistique ou sémiotique. Les enjeux sont plus importants. Le phonocentrisme est le symptôme d'une tendance à exclure et inclure, et cette tendance est au cœur du logocentrisme. Le logocentrisme est la conviction que les signes parlés aussi bien qu'écrits ne sont que des allusions et des expressions externes de significations plus profondes et de vérités qui reposent soit dans les pensées des hommes, soit dans les idées des dieux. Par conséquent, les premiers et les derniers éléments du canon occidental sont des entités idéales et immatérielles comme le *logos* et la Parole divine, l'âme et l'esprit, le *Geist* hégélien et le sujet transcendantal kantien. Envisagés sous cet angle, le phonocentrisme et le logocentrisme apparaissent liés à une ontologie morale qui privilégie l'esprit au corps, l'intelligible au sensible, le spirituel au matériel. Tout ceci participe d'un réseau culturel tissé de motifs philosophiques, religieux et moraux étroitement liés les uns aux autres.

Cependant, Derrida souligne également que ses efforts pour échafauder une théorie de l'écriture dépassant le phonocentrisme et le logocentrisme ne sont pas simplement guidés par des inquiétudes métaphysiques. À plusieurs reprises, il explique que sa recherche doit être située dans un contexte qui ne se limite pas à la philosophie et à l'histoire des idées. Il envisage notamment sa conception de l'écriture en résonance avec une révolution plus générale de la pensée moderne. Les lectures de Derrida qui en faisaient un philosophe au sens étroit du terme ont souvent eu pour effet de le confiner à un champ peuplé de philosophes et de chercheurs en sciences sociales, qu'ils soient structuralistes comme de Saussure et Lévi-Strauss, idéalistes comme Rousseau, Hegel et Husserl, ou existentialistes comme Heidegger et Sartre. Or Derrida situe lui-même sa nouvelle conception de l'écriture dans le champ des sciences. Les notions derridiennes fondamentales que sont l'écriture, la trace et le *gramme* gagnent ainsi à être replacées dans l'environnement scientifique et technologique dans lequel elles se développèrent.

Beaucoup de travaux sur Derrida ignorent la forte influence qu'eurent sur ses concepts quelques importants développements scientifiques. La période dont nous parlons a représenté un moment spectaculaire dans l'histoire naissante de la biologie moléculaire, et elle a vu apparaître des

nouvelles disciplines et des nouveaux champs de connaissance comme la théorie de l'information et la cybernétique. Dans les années 1960 – moment où se formèrent les concepts en jeu –, ces champs étaient sur le point d'entrer dans l'ère numérique. Derrida, qui suivait attentivement ces développements, les concevait en termes de modèles linguistiques, parmi lesquels le modèle de l'écriture (ou modèle scriptural) occupe une place de choix. Ce faisant, il reprenait le vocabulaire et les métaphores utilisés par les scientifiques qui, en particulier dans le champ de la biologie moléculaire, définissaient explicitement leurs recherches en termes d'écriture, de code (et *codex*), de lettres, de séquences de traces et de signes dont la syntaxe était en passe d'être découverte dans les éprouvettes. C'est ainsi à cette époque que l'expression « alphabet de la vie » fut forgée pour désigner le code génétique de la vie humaine, pour entrer ensuite dans le langage courant.

Hans-Jörg Rheinberger a montré comment les principaux biologistes moléculaires de cette génération imaginaient et même fabriquaient leurs objets scientifiques et leurs procédures expérimentales en raisonnant en termes d'« inscriptions, de traces et d'articulations graphématiques » qui représentent parfaitement « des formes généralisées d'écriture » [1997, p. 110]. Si les substances biochimiques et les systèmes expérimentaux dans les laboratoires n'exprimaient pas intrinsèquement des marques enregistrables ni des traces qui les transforment en « représentations graphématiques », on y introduisait des « traceurs », comme des marqueurs radioactifs, des pigments, des teintures fluorescentes – « tout ce qui donne des inscriptions », selon la formule de Rheinberger [p. 111]. Quand, au début du *xxi*<sup>e</sup> siècle, les biologistes moléculaires ont fait la une des médias après être parvenus à « déchiffrer » le génome humain et à « lire l'écriture de la vie », on a utilisé un vocabulaire et un discours métaphorique apparus dans les laboratoires quelques décennies plus tôt, un vocabulaire que Derrida s'était approprié avec enthousiasme pour exprimer sa théorie de l'écriture. « *Le biologiste parle aujourd'hui d'écriture et de pro-gramme à propos des processus les plus élémentaires de l'information dans la cellule vivante* », peut-on lire dans *De la grammatologie*. Qu'il « ait ou non des limites essentielles, tout le champ couvert par le programme cybernétique sera champ d'écriture » [Derrida, 1967a, p. 9].

Dans les années 1960, plusieurs découvertes scientifiques s'avèrent d'un intérêt capital pour les philosophes qui s'intéressaient au langage et à l'esprit, comme l'a montré Christopher Johnson [1999]. Le travail de James D. Watson et Francis H. Crick sur la structure de l'ADN, qui avait



à peine dix ans quand Derrida écrit *De la grammatologie*, en est un bon exemple. Les recherches des biologistes François Jacob et Jacques Monod sur l'ARN messager étaient encore plus récentes. Il apparaissait alors qu'un consensus s'était dégagé pour conceptualiser le code génétique comme une forme de texte qui impliquait la combinaison, la transposition, la ponctuation et l'effacement de caractères. Tout ceci pouvait confirmer le tournant linguistique qui eut lieu à la même époque, après avoir été lancé par les structuralistes.

*Le modèle derridien de l'écriture comme processus dynamique de différence-différence est en fait très proche de la conception de l'ADN comme code de conservation et métaphore, ou, en cybernétique, de la façon dont le circuit possède une mémoire reposant sur le mouvement de l'information autour du circuit plutôt que sur son archivage statique.* [Johnson, 1999, p. 45-46]

## L'ÉCRITURE COMME COMMUNICATION ET MOUVEMENT PERMANENTS

+++++

C'est pour ces raisons que je propose de lire la conception derridienne de l'écriture et de la mémoire à la lumière des développements récemment intervenus dans l'histoire de la science et de la technologie. La notion elle-même associe deux sens du terme écriture<sup>3</sup>. D'une part, l'écriture est comprise dans un sens plus ou moins traditionnel comme une forme de communication linguistique médiatisée par des signes matériels. Ce qui renvoie là autant au processus d'inscription alphabétique qu'à son résultat, à ceci près – et la nuance est importante – que Derrida, dès le départ, rejette toute conception de la littératie qui serait exclusivement fondée sur l'alphabet occidental. Pendant longtemps, la seule idée de l'écriture imaginable en Occident était le modèle alphabétique ; cela allait de pair avec une représentation qui réduisait de façon drastique à la fois la variété culturelle des systèmes d'écriture et la complexité linguistique et discursive de la nature de l'écriture et du langage en général. Dans cette perspective, ces variété et complexité de l'écriture étaient réduites à un acte d'inscription ou, plus exactement, un acte de transcription de l'aspect phonétique du langage. Ce modèle servit d'horizon téléologique

3. La suite de ce texte s'inspire essentiellement de *De la grammatologie* [1967a] mais aussi de *L'écriture et la différence* [1967b] et de *Différance* [1982]. Parmi les nombreux commentaires de la conception derridienne de l'écriture, celui de Christopher Johnson dans *Derrida: The Scene of Writing* [1999] m'a été particulièrement utile.

pour construire un récit du développement historique dont l'apogée était représenté par les systèmes d'écriture européens. La critique fondamentale que Derrida adressa à ce modèle phonocentrique de l'écriture et du langage en général fut au départ une démarche pionnière tout à fait singulière. Depuis, elle n'a cessé d'être confirmée par d'innombrables travaux de linguistique, d'histoire, d'anthropologie et de théorie culturelle. Pourtant, peu d'entre eux ont souligné comme Derrida que cette réduction savante reflétait et entretenait une réduction plus profonde imposée par le phonocentrisme et le logocentrisme occidentaux.

D'autre part, et à un niveau plus fondamental, l'écriture est envisagée comme un principe général de structure. Elle renvoie à la dynamique – Derrida emploie les termes de « mouvement » ou « programme » – de processus ou de systèmes complexes. Par conséquent, elle ne comprend pas uniquement des pratiques banales de notation et d'inscription, mais aussi d'autres formes de langage, ce qui, comme on l'a déjà mentionné, rejoint les idées du structuralisme et de la théorie sémiotique générale. En tant que principe élémentaire de tout système ou processus qui produit une trace – ou plus exactement, dans lequel « des traces sont générées, déplacées, superposées » [Rheinberger, 1997, p. 104] –, l'écriture est un continuum qui s'étend au-delà du langage et de la communication dans leurs définitions les plus génériques. De ce point de vue, l'écriture renvoie au phénomène et à la logique du mouvement permanent.

Au cœur de la conception derridienne de ce mouvement, on trouve le concept de *trace* (le terme de *gramme* apparaît également pour décrire le même phénomène à partir d'un angle légèrement différent). Ce concept est peut-être encore plus fondamental pour la théorie derridienne de l'écriture que le concept d'écriture lui-même. Il ne peut y avoir ni écriture, ni traitement, communication, enregistrement, archivage ou modification de l'information sans une trace. En même temps, il existe plus de formes et de types de traces que ce qu'on entend par traces d'écriture et de langage au sens étroit du terme.

On arrive ici au point de contact avec la mémoire, c'est-à-dire avec la conception de la mémoire et de la remémoration esquissée en introduction. Je crois en effet qu'à ce stade, la réflexion de Derrida offre une manière convaincante de se représenter l'écriture comme mémoire et la mémoire comme écriture en échappant aux modèles traditionnels de ces deux choses. La trace est, comme je l'ai dit, un concept essentiel ici car elle peut opérer dans les deux champs. Ces pratiques et mouvements générateurs de différences qui, comme le soutient Derrida, ne sont

perceptibles et intelligibles que parce qu'ils engendrent des traces, sont certes caractéristiques de processus médiatisés par des signes et d'activités comme l'écriture ; mais aussi des processus médiatisés par des signes et des pratiques propres à la mémoire.

Le concept de trace vise ainsi à cerner le principe d'un « mouvement » ou « programme » qui soit commun à l'écriture et à la mémoire. Derrida pouvait ici puiser dans les études du paléontologue et anthropologue de l'évolution André Leroi-Gourhan. Dans son enquête sur l'évolution et l'histoire de la mémoire et de l'écriture humaines, Leroi-Gourhan [1964-1965] démontra de façon très détaillée que les capacités humaines d'écriture et de remémoration n'avaient cessé d'être élargies et extériorisées. On pourrait également dire qu'elles ont été de plus en plus objectivées sur le plan socioculturel, qu'elles se sont transformées, pour ainsi dire, en fonctions culturelles. Derrida utilise ce scénario pour étayer sa propre version de l'évolution et de l'histoire du développement de la fabrication de traces chez l'Homme, et en fait de l'Homme en général. Pour lui, le principe de la trace est la force motrice dans le processus de décentrement de l'esprit humain. Cette force n'a cessé d'étendre la capacité biologique limitée qu'ont les êtres humains de se souvenir, jusqu'à ce que cette capacité finisse par se libérer de son fondement naturel. « *Si l'on acceptait la formule de Leroi-Gourhan, écrit Derrida, on pourrait parler d'une "libération de la mémoire"* » [1967a, p. 125-126]. Dans l'évolution de la main et de l'esprit, un processus d'extériorisation prend place pour déployer une dynamique incessante de traces et de fabrication de traces. C'est la dynamique combinée de la mémoire et de l'écriture. Toutefois, pour énoncer cette dynamique en termes conceptuels, nous avons besoin d'un nouveau vocabulaire : d'une nouvelle façon d'évoquer et de penser l'écriture et la mémoire, afin de réussir à envisager des configurations telles que la trace.

## TRACER ET PRODUIRE DES TRACES

+++++

Dans sa recension des découvertes scientifiques, incluant les travaux de Leroi-Gourhan, Derrida trouva matière à soutenir l'idée qu'il existe un continuum de « processus de traces », qui va des niveaux élémentaires de l'inscription génétique et de l'organisation neurophysiologique jusqu'aux machines cybernétiques et digitales dont l'exploration commençait alors à peine. La vision naissante que Derrida identifia dans ces environnements scientifiques s'inscrit dans la continuité d'un développement de

l'évolution, de l'histoire et de la culture qui ne cesse de mobiliser et d'élargir les potentialités humaines de produire des traces.

En quoi la capacité de produire des traces est-elle une faculté humaine capitale ? Pour faire simple, la trace est le terme le plus général pour désigner le mode dynamique d'existence d'un signe ou symbole (le mot grec *gramme* désigne la lettre, l'écriture, et des masses légères). Dans ce sens, elle s'étend aussi à la signification. Une trace indique une différence. Plus précisément, elle représente quelque chose qui marque une différence, la différence entre la présence et l'absence. Je m'explique.

Prenons comme exemple les pratiques élémentaires de la chasse et de la traque, un type d'activités humaines dans lequel les traces et le tracé – donc la mémoire – sont de la plus haute importance. J. Edward Chamberlin [2002] a montré à quel point la chasse, la traque, la lecture et la remémoration étaient liées. Étudiant les premières connexions entre les opérations de lecture-écriture et l'interprétation des traces, il dévoile de fécondes perspectives anthropologiques et herméneutiques. Parce qu'elle associe des activités pratiques et intellectuelles, la lecture des traces et des pistes est liée à un style cognitif particulier, à un certain mode de vie. S'il y a une chose que les chasseurs savent quand ils voient la trace ou la piste d'un animal, écrit Chamberlin, c'est « *que l'animal n'est pas là. C'est tout ce qu'ils savent. Ce savoir est au cœur de la chasse et de la traque ; et il est au cœur de notre compréhension de la représentation* » [2002, p. 67]. Apprendre à reconnaître la distinction entre une chose et la représentation d'une chose, la différence entre un ours et le mot « ours », entre un ours et sa trace, c'est apprendre quelle est la nature de la signification et de la remémoration, et de quelles façons elles sont entremêlées. C'est bien de cela dont il est question dans la traque, comme le montre Chamberlin :

*Les chasseurs lisent des signes visibles, mais ils savent que ce sont des signes de l'invisible, d'une façon presque analogue à la façon dont procèdent d'autres lecteurs de signes, comme les chercheurs en physique nucléaire. Une piste, même lorsqu'elle est très claire, vous dit où se trouvait un animal (ou un neurone) et non où il se trouve. Pour résoudre cette deuxième question, un chasseur utilise un mélange d'expérience et d'imagination, ou de planification et de rêverie, afin d'imaginer une histoire dans laquelle lui et l'animal se rencontreront. L'imagination du chasseur donne forme à la réalité par la re-présentation ; cela doit se produire dans l'esprit avant de se produire dans le monde. Et lorsque cela se produit, quand le*

*chasseur et l'animal convergent, la lecture est terminée. L'histoire est faite.* [p. 81-82]

Chamberlin envisage les phénomènes de traque et de traces qu'on rencontre dans la chasse, dans l'écriture-lecture et dans les sciences. Ces phénomènes sont proches de ceux auxquels Derrida s'intéresse. Chamberlin se réfère à Louis Liebenberg qui, dans son livre *The Art of Tracking: The Art of Science* [1990], fait une distinction entre la traque simple et systématique d'une part, et la traque spéculative de l'autre. Dans toutes ces formes de traques,

*les chasseurs doivent, bien sûr, connaître ce qu'est un terrain non perturbé afin de pouvoir « lire » les perturbations, ce qui nécessite ce que Liebenberg décrit comme une attention intermittente, un réajustement constant entre les moindres détails de la piste et l'aspect global de l'environnement. La mémoire est cruciale, car le chasseur doit pouvoir mobiliser un large pan de connaissances à la fois signifiantes et méta-signifiantes afin de replacer les signes dans un contexte sémiotique approprié.* [Chamberlin, 2002, p. 77]

Une trace, comme nous l'avons vu, indique la différence entre la présence et l'absence. Pourtant, pour Derrida, il ne s'agit là que d'une des différences que les traces exposent et constituent. Il y a également des différences entre le sensible et l'intelligible, entre les composants d'un signe (comme le signifiant et le signifié), entre un signe et un autre. Cette dernière différence est du reste d'une importance fondamentale pour la réalisation du sens, aussi bien dans l'approche structuraliste de Ferdinand de Saussure que dans l'approche post-structuraliste de Derrida, quelles que soient les distinctions profondes qui les séparent par ailleurs. Le sens, pour chacun de ces théoriciens, est un effet des relations entre les signes. Mais, pour Derrida, un signe n'est pas une unité cachée, pas plus que les relations entre les signes ne sont stables. Par conséquent, la conception post-structuraliste de la trace, du signe et du sens est bien plus fluide, ouverte et dépendante du contexte que celle des structuralistes classiques et que toutes les définitions antérieures du signe et du sens.

En termes moins techniques, cela veut dire que nous ne devons pas raisonner en termes de sens quand nous évoquons une trace comme une empreinte de pas sur le sable. Chamberlin note qu'en fait, aucun chasseur ne procède ainsi. Une trace n'a pas des contours fermes, elle ne peut être épinglée comme un papillon. Dans le style acéré qui le caractérise, Derrida

dit que la trace est sans existence. Elle *est* mouvement plus que substance, elle est un processus qui réalise de façon continue la différence. Ne cessant de reporter sa présentation ou son exposition, elle exclut au bout du compte l'identification de son sens, ou du moins de tout sens stable. Toute justification utilisée pour attribuer un sens spécifique (à un signe, un concept, un souvenir) ne « peut donc jamais être absolue et définitive. Elle répond à un état des forces et traduit un calcul historique » [Derrida, 1967a, p. 70]. Ce qui apparaît finalement au premier plan avec le concept de « calcul historique », c'est l'accent mis sur le contexte et la contextualisation. Dans la philosophie continentale, le contexte renvoie toujours d'une manière ou d'une autre à la trajectoire historique. Ce n'est que dans le cadre d'une telle trajectoire qu'il est cohérent de parler de sens.

Plus largement, le contexte, qu'il soit discursif, interprétatif ou historique, est une constellation distribuée dans des mondes culturels spécifiques. Envisagé sous cet angle, le concept de sens perd son enracinement traditionnel dans une définition abstraite et se rapproche de l'idée défendue par Ludwig Wittgenstein [1953] selon laquelle le sens doit être compris comme fluide, quelque chose qui se configure et se reconfigure dans l'usage des mots et des symboles. Au final, le sens est donc une constellation dans l'univers culturel des jeux de langage.

D'une manière assez proche, l'idée de trace comme mouvement permanent joue un rôle central dans la façon dont Derrida aborde la temporalité spécifique de l'écriture et de la mémoire. Une trace, comme toute construction de sens, est toujours ouverte vers le futur, ce que Derrida appelle la *protention*. De même, elle est toujours ouverte vers le passé, ce qu'il nomme *rétenion*. « Sans une rétenion dans l'unité minimale de l'expérience temporelle, sans une trace retenant l'autre comme autre dans le même, aucune différence ne ferait son œuvre et aucun sens n'apparaîtrait » [Derrida, 1967a, p. 91]. En ce sens, la trace n'est pas une unité composée mais l'unité d'un mouvement à deux volets, la protention et la rétenion. Toutes deux font partie de tout acte de la construction du sens ou, comme l'appelle aussi Derrida, de la « signification ». La signification, comme le note Genevieve Lloyd, « n'est possible que si chacun des éléments apparaissant sur la "scène de la présence" est relié à quelque chose d'autre que lui-même, conservant ainsi en lui la marque du passé et se laissant déjà entacher par sa relation au futur » [1993, p. 7].

Si on accepte cette idée d'un processus double qui se déploie à la fois vers le passé et le futur, il s'ensuit qu'il ne peut pas y avoir de trace originale ni de sens original auxquels on pourrait remonter, comme on

s'accrocherait à une ancre ferme et ontologiquement stable. L'écriture et la mémoire réalisent simultanément et indissociablement des actes de rétention et de protention. Elles sont ouvertes à ce qui se passe « avant » comme à ce qui se passe « après ». Pour Derrida, elles diffèrent toujours d'emblée d'elles-mêmes, excluant ainsi toute réalisation d'une version première originelle et tangible.

Permettez-moi de conclure en exprimant mon accord avec Niall Lucy [2004, p. 146], pour qui l'idée d'un « *résidu qui est à la fois ce qui reste et ce qui vient avant* » relève d'une étrange ontologie. Cette ontologie est difficile à cerner dans les termes de la logique et de la métaphysique traditionnelles, et il est encore plus difficile, si ce n'est impossible, de la cerner dans le cadre du raisonnement positiviste traditionnel qui a dominé une grande partie des recherches scientifiques modernes sur la mémoire et l'écriture. L'argument que j'ai avancé esquivait cette objection potentielle. Il est fondé sur l'observation d'après laquelle les développements récents des recherches scientifiques, sociales, culturelles et littéraires sur la mémoire et l'écriture ont modifié non seulement nos connaissances empiriques, mais aussi ce qu'on s'accorde à considérer comme l'ontologie de la mémoire et de l'écriture. En relisant la philosophie derridienne de l'écriture, en l'opposant au contexte qui fait le plus écho à une nouvelle architecture du savoir et de l'ontologie, je soutiens qu'on peut envisager la vieille analogie de la mémoire et de l'écriture sous un nouvel éclairage. En m'inspirant de la notion de trace, j'ai essayé de réinterpréter cette analogie en évitant de réduire l'écriture et la mémoire à une inscription stable et une archive de l'esprit. Au lieu de cela, j'ai esquissé une perspective post-positiviste et post-archiviste selon laquelle l'écriture et la mémoire apparaissent en perpétuel mouvement, prises dans des processus d'interprétation et de reconfiguration permanents, des processus de fabrication du sens. La particularité de ces processus est qu'ils n'atteignent jamais un *telos*, un ultime point d'arrivée auquel pourrait s'arrêter une interprétation finale pour fixer un sens définitif. C'est pourquoi ce mouvement rejette l'hypothèse d'un événement originel, d'une origine dotée d'un sens constant – qu'elle soit dans l'écriture ou dans la mémoire – qui pourrait être maintenue dans une archive et qu'on pourrait remobiliser en respectant sa soi-disant authenticité première.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

+++++

Bartlett Frederic C., *Remembering*, Cambridge (UK), Cambridge University Press, 1932.

Brockmeier Jens, “*Reines Denken*”. *Zur Kritik der teleologischen Denkform* [“*Pure Thought*”: *A Critique of the Teleological Form of Thinking*], Amsterdam, Grüner-John Benjamins, 1992.

Brockmeier Jens, After the archive: remapping memory, *Culture and Psychology*, 16 (1), 2010, pp. 5-35.

Brockmeier Jens et Olson David R., “Introduction: what is a culture of literacy?”, in Jens Brockmeier, Min Wang et David R. Olson (eds.), *Literacy, Narrative and Culture*, Richmond, Curzon, Routledge, 2002, pp. 1-15.

Brockmeier Jens et Olson David R., “The literacy episteme: from Innis to Derrida”, in David R. Olson et N. Torrance (eds.), *The Cambridge Handbook of Literacy*, Cambridge (UK), Cambridge University Press, 2009, pp. 3-21.

Chamberlin J. Edward, “Hunting, tracking and reading”, in Jens Brockmeier, Min Wang et David R. Olson (eds.), *Literacy, Narrative and Culture*, Richmond, Curzon, Routledge, 2002, pp. 67-85.

Derrida Jacques, *De la grammatologie*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1967a. [English edition: *Of Grammatology*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1976.]

Derrida Jacques, *L'écriture et la différence*, Paris, Le Seuil, 1967b. [English edition: *Writing and Difference*, London, Routledge and Kegan Paul, 1978.]

Derrida Jacques, “Différance”, in Jacques Derrida, *Margins of Philosophy*, Chicago, University of Chicago Press, 1982, pp. 1-27.

Foucault Michel, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969. [English edition: *The Archeology of Knowledge*, New York, Harper and Row, 1972.]

Goody Jack, *The Logic of Writing and the Organization of Society*, Cambridge (UK), Cambridge University Press, 1986.

Halbwachs Maurice, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, PUF, 1925. [English edition: *The Collective Memorial*, New York, Harper and Row, 1980.]



Harris Roy, *Signs of Writing*, London, New York, Routledge, 1995.

Harris Roy, *Rethinking Writing*, Bloomington (In), Indiana University Press, 2000.

Johnson Christopher, *Derrida: The Scene of Writing*, New York, Routledge, 1999.

Leroi-Gourhan André, *Le geste et la parole* (vol. 1, *Technique et langage* ; vol. 2, *La mémoire et les rythmes*), Paris, Albin Michel, 1964-1965.

Liebenberg Louis, *The Art of Tracking: The Art of Science*, Cape Town, David Philip, 1990.

Lloyd Genevieve, *Being in Time: Selves and Narrators in Philosophy and Literature*, London, Routledge, 1993.

Lucy Niall, *A Derrida Dictionary*, Oxford, Blackwell, 2004.

Olson David R., *The World on Paper: The Cognitive and Conceptual Implications of Writing and Reading*, Cambridge (UK), Cambridge University Press, 1994. [*L'univers de l'écrit*, Paris, Retz, 1998 ; réédition : 2010].

Olson David R., « Goody et ses critiques », in Éric Guichard (coord.), *Écritures : sur les traces de Jack Goody*, Villeurbanne, Presses de l'enssib, 2012 (à paraître).

Rheinberger Hans-Jörg, *Toward a History of Epistemic Things: Synthesizing Proteins in the Test Tube*, Stanford, Stanford University Press, 1997 (Writing Science).

Vygotsky Lev S., *Mind in Society: The Development of Higher Psychological Processes*, Michael Cole, Vera John Steiner, Sylvia Scribner et Ellen Sauberman (eds.), Cambridge (Ma), Harvard University Press, 1978.

Wittgenstein Ludwig, *Philosophical Investigations*, Oxford, Blackwell, 1953.